



N°06 • DÉCEMBRE 2019

## QUI EST LA VRAIE MADAME SANS-GÊNE ?



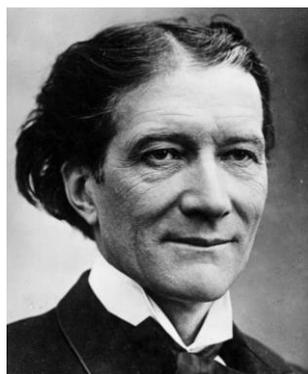
Le conseil municipal de Pontault-Combault se réunit régulièrement dans la salle Madame Sans-Gêne à la ferme briarde. Une rue porte également ce nom. Dans l'escalier principal de l'hôtel de ville, une plaque est apposée et mentionne "Madame Sans-Gêne". Ainsi, à en croire la signalétique de la ville Madame Sans-Gêne a bel et bien habité la commune et plus particulièrement le château de Combault, aujourd'hui hôtel de ville.

Un mystère demeure : lors des salons de cartophiles (collectionneurs de cartes postales anciennes), il n'est pas rare de voir ressurgir des cartes postales du village natal de Madame Sans-Gêne mais elles font référence à deux lieux et deux personnes bien distinctes : Catherine Hubscher, épouse du Maréchal Lefebvre, née à Altenbach (Haut-Rhin) et Thérèse Figueur née à Talmay (Côte d'or). Dès lors, il convient de s'interroger : qui est la véritable Madame Sans-Gêne ?

Les éléments entre crochets renvoient aux références correspondantes en fin d'article.

### À L'ORIGINE, UNE PIÈCE DE THÉÂTRE

Il est aisé d'imaginer que le sobriquet de "Madame Sans-Gêne" s'est patiné dans les couloirs de la cour napoléonienne. Mais la vérité est tout autre et nous amène à nous pencher sur l'œuvre coécrite à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle par deux dramaturges : Victorien Sardou et Émile Moreau <sup>1</sup>.



<sup>1</sup> À gauche Victorien Sardou, à droite Émile Moreau <sup>[wikipedia]</sup>

"Madame Sans-Gêne" est une comédie en trois actes, précédée d'un prologue, représentée pour la première fois le 27 octobre 1893 au Théâtre du Vaudeville à Paris. Cette pièce ne s'embarrasse pas de vérités et d'exactitudes historiques : elle est avant tout divertissante. Moreau et Sardou mettent en scène des personnages historiques pour accroître l'intérêt du public et porter l'intrigue. Mais il faut se rendre à l'évidence : "Madame Sans-Gêne" est une fiction et les

personnages historiques présents ne sont que des prête-noms.

L'intrigue principale de la pièce s'articule autour de l'infidélité de l'Impératrice Marie-Louise avec son amant : le comte Neipperg, un autrichien sauvé par Catherine Hubscher et Lefebvre lors de la prise des Tuileries en 1792.

Le personnage principal, Catherine Hubscher dite "Madame Sans-Gêne", semble inapte à paraître à la cour.

Elle est la risée de son professeur de maintien et



<sup>2</sup> Réjane dans "Madame Sans-gêne" <sup>[col. PJ & BJ]</sup>

enchaîne les tirades dans un mauvais français faussement populaire. Elle mouche, de son langage fleuri, les sœurs de Napoléon. Ce dernier, exaspéré, demande au Maréchal Lefebvre d'envisager un divorce. Mais Catherine Hubscher persuade Napoléon de renoncer à forcer son divorce en lui narrant son passé de vivandière dans l'armée. Elle en profite pour lui réclamer le paiement de ses arriérés d'une soixantaine de francs alors qu'elle tenait une boutique de blanchisseuse et qu'il venait lui amener son linge.

Les personnages de la pièce sont caricaturaux à l'extrême. Catherine Hubscher et Lefebvre semblent écerclés. Le prologue évoque même les tatouages sur les bras du Maréchal dont l'un porte à sourire : *"Sans-Gêne pour la vie"*.

L'écriture initiale différait de la pièce que nous connaissons aujourd'hui car le personnage principal d'Émile Moreau était Thérèse Figueur : une femme-soldat portant le nom de guerre de *"Sans-Gêne"* et qu'il aurait découvert lors de la lecture des mémoires du Général Marbot<sup>1</sup>.

Mais lorsque Moreau présente la pièce à Sardou, ce dernier n'adhère pas au personnage de Thérèse Figueur qui semble étriqué et incongru à la cour de Napoléon : *"La jalousie de Bonaparte, c'est très bien (...) mais pourquoi mettre en travers votre Sans-Gêne à vous ? Avec votre femme-soldat qui est inconnue, cela n'a pas de caractère, tandis qu'avec la maréchale Lefebvre qui était une vraie sans-gêne, comme le montrent une dizaine d'anecdotes, on peut construire une très belle pièce"* [CER 1894, p. 2].

L'argument de Sardou porte et Moreau lui propose *"Eh bien ! Faisons-la ensemble"* [CER 1894, p. 2]. Les auteurs réécrivent entièrement la comédie autour de Catherine Hubscher. *"Sans-Gêne"* est conservé mais *"Madame"* lui est joint : il faut respecter les usages et le rang de la Maréchale Lefebvre. Le choix est théâtralement judicieux car le personnage permet de porter l'intrigue au cœur même du pouvoir impérial, dans un contexte faussement historique qui passionne la France de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, en y plaçant une femme du peuple parvenue à se hisser dans la hiérarchie sociale et dont il est aisé de prêter un phrasé et un comportement cocasse.

Si le personnage de *"Madame Sans-Gêne"* voit le jour en 1893, elle éclipse la vraie Catherine Hubscher ②,

<sup>1</sup> Les mémoires du Général Marbot publiés en 1891 sont à prendre avec précaution car ils seraient très "embellis" par des emprunts à d'autres auteurs et ils comportent de nombreuses inexactitudes et exagérations.

décédée le 28 décembre 1835, dont le souvenir est peu à peu remplacé par le récit farfelu d'une comédie à succès.

Dès lors, il convient de réhabiliter le souvenir de Catherine Hubscher mais la tâche est difficile car ni elle, ni le Maréchal Lefebvre n'ont écrit ni même dicté ses mémoires. Il ne reste dans des archives éparses que des échanges de lettres. Quant aux témoignages de leurs contemporains, notamment de la cour impériale ou royale, ils sont à prendre avec précaution car la noblesse de robe de "belle" lignée tolérait difficilement les "parvenus" d'une noblesse légitimée par le mérite mais qui sentait la poudre des campagnes napoléoniennes.



② Portrait de Catherine Hubscher [Col. PJ & BJ]

## DE CATHERINE HUBSCHER À "FEMME LEFEBVRE"

Il semble admis que Catherine Hubscher soit née au hameau d'Altenbach en 1753<sup>2</sup> de André Hubscher, bûcheron, et de Madeleine Christ. Elle est baptisée à Saint-Amarin.

La famille quitte la maison natale ③ et déménage à Willer où Catherine Hubscher entre rapidement chez le maître des Forges Koechlin comme aide pour battre le linge.



③ Maison natale attribuée à Catherine Hubscher [Col. PJ & BJ]

Les moyens familiaux ne permettent pas de constituer une dot aussi Catherine Hubscher n'est pas fiancée. Son père décède en 1769 et sa mère en 1779. À vingt-six ans, Catherine Hubscher travaille toujours chez les Koechlin quand elle part pour Paris.

<sup>2</sup> Année de naissance déclarée par des témoins en 1830. En effet l'abbé Octavien Meuret de Saint-Amarin, où naît Catherine Hubscher, semble avoir oublié de remplir les registres pendant au moins une décennie.

Elle y rencontre un compatriote alsacien, caporal dans la compagnie de la Rochebousseau des gardes-françaises<sup>3</sup> : François-Joseph Lefebvre <sup>4</sup>. Il est parvenu à intégrer ce corps d'élite en raison de l'instruction que lui a donnée Jean-Christophe, son cousin plus âgé qui veillait sur lui et le destinait à devenir abbé.

François-Joseph sait lire, écrire et compter, ce qui, pour l'époque est peu courant pour les gens du peuple. La France n'étant pas en guerre, les gardes-françaises sont en caserne ou au dépôt. François-Joseph enseigne aux recrues et se fait "maître des langues" auprès de ses compagnons d'arme et de leur famille car il connaît l'allemand.

Très vite, Catherine et François-Joseph s'installent ensemble rue Poissonnière. Catherine met au monde Charles-Michel, hors mariage, le 4 avril 1781. L'enfant est confié à une nourrice faute de moyens suffisants pour l'élever.

François-Joseph Lefebvre est fait sergent dans la compagnie de Sommay le 28 juin 1782 en raison de sa "*bonne conduite et de talents militaires*" <sup>[NAG, 2001, p. 31]</sup>. La solde du sergent Lefebvre améliore nettement le sort du quotidien : Catherine et François-Joseph peuvent enfin se marier le 1<sup>er</sup> mars 1783 à la paroisse de Montmartre. La qualité des témoins renseigne sur le niveau social du couple : ils sont maître tailleur, peintre en porcelaine, maître d'école. Catherine n'est pas lettrée : elle signe l'acte de mariage d'une croix. Elle devient "femme Lefebvre", comme elle signera plus tard ses courriers, sans savoir que ce nom l'amènera dans les plus hautes sphères de la société.

## UNE ASCENSION SOCIALE FULGURANTE

François-Joseph apparaît comme un commandant plein de bon sens et d'efficacité. Ses qualités, son instruction<sup>4</sup> et peut-être quelques relations<sup>5</sup> lui permettent d'être nommé rapidement premier sergent en 1788.

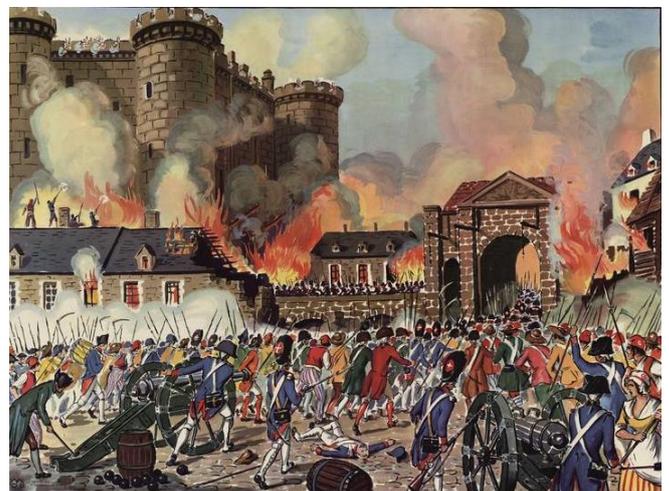


<sup>4</sup> Lefebvre en tenue du 13<sup>ème</sup> Bataillon d'infanterie en 1792 <sup>[wikipedia]</sup>

Ces nominations amènent Catherine à fréquenter l'univers des sous-officiers des armées royales et à tenir son rang de femme de sergent. Catherine perfectionne ce français si éloigné de son alsacien natal dont elle garde un accent très marqué sa vie durant. Elle apprend également à lire et à écrire. Elle est rapidement capable de rédiger seule des courriers comportant des phrases assez complexes malgré une syntaxe, une grammaire et une orthographe imparfaites<sup>6</sup>. Elle signe "Hibcher" ou "femme Lefebvre".

En 1789, les gardes-françaises sont au cœur des événements qui secouent la capitale : trois mille d'entre eux se mêlent aux insurgés pour prendre la Bastille <sup>5</sup>. Dès lors l'appartenance aux gardes-françaises est reconnue : avoir été un garde-française à l'époque de la prise de la Bastille c'est être un républicain de premier ordre.

Le premier sergent Lefebvre n'est pas à la Bastille : il est à Versailles et y reçoit son baptême du feu et ses premières blessures.



<sup>5</sup> Prise de la Bastille <sup>[https://francearchives.fr]</sup>

En plus de recevoir la médaille d'or de Paris, François-Joseph est nommé lieutenant. Il accède ainsi au rang des officiers. Sa carrière militaire est lancée : il aborde les campagnes militaires avec une position hiérarchique lui permettant de bénéficier des lauriers

<sup>3</sup> Il existe des régiments de différentes origines, faute de volontaires : gardes hongroises, allemandes, irlandaises, écossaises ou suisses. Le régiment des gardes-françaises est un corps d'élite au service de la couronne. Par abus de langage, un garde de la garde-française est appelé "garde-française". Nous utiliserons ces termes dans ce récit.

<sup>4</sup> En 1814 il déclame en latin <sup>[NAG, 2001, p.179]</sup>

<sup>5</sup> En 1787 François-Joseph Lefebvre est initié dans une loge maçonnique. Son ascension militaire et sociale se confondent avec une ascension dans les arcanes de la Franc-Maçonnerie <sup>[NAG, 2001, p. 31 et 109]</sup>.

<sup>6</sup> D'après une lettre rédigée au citoyen Valady le 24 avril 1793 <sup>[NAG, 2001, p. 55]</sup>.

et des promotions attribuées à chaque succès militaires dans une armée qui manque d'officiers en raison des désertions et des fuites de la noblesse hors de France. Ce sera le moteur de l'ascension sociale du couple Lefebvre. Catherine Hubscher, loin des champs de bataille, y contribue à sa manière. Après avoir réuni des documents et attestations de généraux, elle sollicite via la citoyenne Baudray, les Jacobins pour intercéder auprès du Ministre de la Guerre afin d'obtenir le grade d'adjudant-général pour le citoyen Lefebvre. La promotion de ce militaire "*vertueux, patriote et jacobin*" doit "*rendre un service*" à la République en lui offrant de "*vrais républicains pour la soutenir*" [NAG, 2001, p. 57]. L'approche de Catherine est fructueuse : le 3 septembre 1793, Lefebvre accède au grade d'adjudant-général.

Toujours sous la pression jacobine qui prend appui sur les succès militaires de Lefebvre, il est nommé général de brigade le 2 décembre 1793 (12 frimaire an II) puis général de division le 10 janvier 1794 (21 nivôse)<sup>7</sup>. Cette ascension est absolument fulgurante puisqu'en à peine quatre mois, l'officier a atteint le cœur des officiers généraux.

Catherine est une ardente républicaine : elle arbore par exemple au bas d'une robe les mots brodés : "Unité et indivisibilité de la République Française. Liberté, égalité, fraternité ou la mort"<sup>8</sup>.

Mais la Terreur inquiète et la misère est partout. Catherine fuit les faubourgs de Paris pour rejoindre les bases-arrières de l'armée. De là naîtra sa réputation de cantinière ou de vivandière qui ne semble pas complètement fondée. Catherine rejoint ensuite rapidement Paris.

Elle peut enfin vivre bourgeoisement de la solde de général de son époux : elle partage sa résidence entre la maison de Rome rue de l'université et le Fief des Portes à Limeil dont le couple vient de faire l'acquisition. Catherine reçoit et fréquente le cercle des

femmes d'officiers avec lesquelles elle partage une origine modeste. Le couple Lefebvre vit sans ostentation et subvient au besoin de proches.

Le général Lefebvre prend une part active au coup d'état des 9 et 10 novembre 1799 (18 et 19 brumaire An VIII) fomenté par Sieyès. Dès le 4 Août 1802 Napoléon est désigné consul à vie et la nouvelle constitution lui donne les pleins pouvoirs.

Autour du premier consul et de son épouse Joséphine, une cour s'organise. Catherine est peu habituée à cette résurgence de l'Ancien Régime et l'étiquette qui l'accompagne. Elle conserve son franc parlé. C'est une femme généreuse.

Lefebvre prend sa retraite militaire et entame une carrière politique : il est nommé sénateur le 1<sup>er</sup> avril 1800.



⑥ Devise révolutionnaire présente sur le fronton de la Mairie de Troyes

Le 19 mai 1804, l'Empire est proclamé. Bonaparte nomme quatorze maréchaux et quatre maréchaux honoraires dont Lefebvre. Aucune rémunération n'est attachée à ce titre honorifique de la cour qui n'est pas un grade militaire. Catherine est devenue "Madame la Maréchale".

La dernière étape de l'ascension sociale de la Maréchale Lefebvre est l'anoblissement. Elle le doit là encore aux faits d'armes de son époux : le Maréchal Lefebvre reprend du service et Napoléon lui confie le siège de Dantzig<sup>9</sup> le 23 janvier 1807.

Dantzig tombe le 26 mai 1807. En retour le titre de Duc de Dantzig est attribué au Maréchal Lefebvre le 28 mai.

Cette élévation est une volonté et une stratégie de Napoléon : le premier duc de l'Empire est un ancien garde-française, vétéran des guerres de la Révolution, à l'origine modeste et dont la position repose sur le mérite et non sur la noblesse du sang. Le Duc de Dantzig incarne les valeurs de la noblesse de l'Empire voulue par Napoléon. Le titre est plus qu'honorifique car Lefebvre reçoit également diverses

<sup>7</sup> La nomination de général de division est provisoire et il faut attendre le 22 juin 1796 (4 messidore an IV) pour que la nomination soit entérinée définitivement par le directoire

<sup>8</sup> La commune de Paris impose en 1893 d'inscrire ces mots sur les façades des édifices publics de la ville et sur les monuments aux morts.

<sup>9</sup> Aujourd'hui Gdańsk en Pologne.

dotations. La fortune du Duc et de la Duchesse de Dantzig est faite.

Pour Catherine Hubscher, il est loin le temps où elle battait le linge chez le maître des Forges Koechlin. Anoblée, elle est maintenant Madame la Duchesse de Dantzig.

## LA DUCHESSE DE DANTZIG À LA COUR DE NAPOLÉON

La cour de Napoléon s'organise et se codifie sur un modèle proche de l'Ancien Régime. D'ailleurs la noblesse de sang et l'ancienne aristocratie y réapparaissent.

Mais il ne suffit pas de porter un titre et de belles toilettes <sup>7</sup> pour faire bonne figure à la cour et Catherine Hubscher, femme citoyenne de la République, semble s'y conduire avec bien trop de naturel et sa prise de parole est décomplexée, franche et directe. Elle lance *"bonjour ma commère"* [NAG 2001 p. 102] à la veuve de Xavier de Valady qu'elle a bien connue.

Son accent alsacien maternel marqué et ses erreurs syntaxiques sont moqués mais ne sont en rien des marques de bêtise au sens premier : Catherine Hubscher ne veut pas adhérer aux manières de la cour. Elle est en capacité de tenir tête à la cour avec son caractère et sa répartie. Elle remet d'ailleurs fréquemment à sa place Talleyrand qu'elle appelle "vieux farceur" [NAG 2001 p.142].

Elle sait se faire respecter et accompagne parfois le geste à la parole : elle gifle en pleine réception un jeune homme qui la singe : *"Citoyen, tes grâces sont parlantes, et les miennes sont frappantes ; si maintenant tu n'es pas satisfait, apprendis où je loge, viens trouver mon mari, il se chargera du reste"* [FIL 2016 p. 278].

Napoléon apprécie le naturel de Catherine Hubscher. Si l'anoblissement de la Duchesse de Dantzig est contesté par des moqueries de la cour, elle n'en reste pas moins la volonté de l'Empereur qui ne manque

jamais de saluer la Duchesse sans jamais oublier son titre. Il insiste sur les *"Duchesse de Dantzig"* lorsqu'il est omis à l'endroit de la Maréchale. Et lorsque la Duchesse de Lésignan déclare avec dédain que Napoléon a *"laissé tomber le titre de duchesse sur Madame Lefebvre"*, celui-ci lui réplique *"Non, Madame, il m'a plu d'élever le titre de duchesse à Madame Lefebvre"* [FIL 2016 p. 282]. Notons que c'est le titre qui s'élève à Catherine Hubscher et non l'inverse.



<sup>7</sup> Catherine Hubscher vers 1810  
[wikipedia]

La Duchesse de Dantzig n'est pas sans-gêne à proprement parlé : elle n'est ni raffinée, ni précieuse et ne s'embarrasse pas de précautions de langage.

Cambacérès déclare qu'elle *"n'est pas une duchesse (...) en parfaite harmonie avec sa dignité, mais elle est bonne femme"*. Selon Madame de Chastenay *"l'esprit français est partout, et cette femme n'en manquait pas"* [FIL 2016 p. 279].

La générosité de la Duchesse de Dantzig fait l'unanimité : la femme de chambre de Joséphine précise qu'elle *"était extrêmement charitable, bonne, affable envers tout le monde jusqu'à la familiarité, et c'étaient ces rares et précieuses qualités qui la faisaient aimer de l'Impératrice"* [NAG 2001 p. 147].

Mais l'arrivée de Marie-Louise dans la haute société napoléonienne change la donne et Napoléon semble finir par s'agacer de la conduite désinvolte de la Duchesse de Dantzig. Catherine fréquente de moins en moins la cour et n'y paraît plus du tout pendant la Restauration dans laquelle elle ne se sent plus à sa place : *"j'y allais quand j'étais chez nous. Maintenant que c'est chez eux, je n'y serais plus chez moi !"* [NAG 2001 p.185].

## UNE MÈRE CONTRARIÉE

Catherine a peu de chance en tant que mère : elle enchaîne les fausses couches et ses enfants sont sujets à une inexorable mortalité infantile. Elle met au monde quatorze enfants<sup>10</sup> dont douze fils mais seul Marie-Xavier-Joseph<sup>11</sup> atteint l'âge adulte. Ce jeune homme se comporte en jeune aristocrate bagarreur, grossier et

<sup>10</sup> Il est difficile de dénombrer avec certitude le nombre d'enfants du couple Lefebvre car les noms sont proches et amènent des confusions : Marie-Xavier-Joseph, Joseph-Marie-Xavier, Joseph-Xavier, Xavier-Joseph. Ainsi, selon les sources, on prête douze à quatorze enfants au couple.

<sup>11</sup> Né le 9 mars 1785 à Paris

dispendieux : il est *"plus volontiers attiré par les lampions des buvettes que par les lumières de la pure connaissance"* [NAG 2001 p. 74]. Le Maréchal s'en ouvre au comte de Remusat : *"Vois-tu, j'ai peur qu'il ne meurt pas bien"* [NAG 2001 p. 119]. Mais impossible de raisonner ce fils ingérable : lorsque le Maréchal lui parle d'honneur et lui lance *"vous oubliez que mon père était un homme du peuple"*, il rétorque *"vous oubliez que je suis fils d'un Maréchal de France !"* [FIL 2016 p. 288].

Il n'est pas apprécié à la cour et fait un militaire indiscipliné endetté par le jeu. Il ne doit son avancement qu'à la réputation de son père et sa fougue au combat qui frise l'inconscience. Il se hisse au grade de général lors de la campagne de Russie, mais les deux pieds gelés et atteint d'une forte fièvre<sup>12</sup>, il meurt à Vilna le 15 décembre 1812 lors de la retraite de Russie [FIL 2016 p. 319]. Le Maréchal est profondément bouleversé et imagine la peine de son épouse : *"C'est un bien grand malheur. S'il avait péri les armes à la main, je m'en serais consolé. Mais l'avoir vu périr de misère est un coup mortel pour moi et ma femme, qui est déjà à moitié morte sans savoir rien de son malheur"* [FIL 2016 p. 321].

A défaut le couple Lefebvre adopte non officiellement Hélène Glaser, nièce du Maréchal et pourvoit aux besoins de nombreux proches dont Denis, le frère du Maréchal, hébergé par le couple. Ce lieutenant-colonel est à la retraite à la suite d'une grave blessure à la cuisse gauche [FIL 2016 p. 322]. Il décède au château de Combault ⑨ le 23 mai 1817 sans rien posséder, pour ainsi dire [FIL 2016 p. 363].

## LA TRISTE CAMPAGNE DE RUSSIE

En 1812, le Duc de Dantzig est rappelé pour mener la campagne de Russie au commandement de la 3<sup>ème</sup> division d'infanterie de la Vieille Garde. A la Bérézina ⑧, le Duc de Dantzig est à l'entrée du pont, l'épée à la main pour rétablir l'ordre. À Vilna (Lituanie), il réunit la Vieille Garde et protège la retraite après avoir laissé son fils agonisant, sans espoir de le revoir.

Le vieux Maréchal est physiquement et moralement atteint. Il demande une permission sans vouloir mettre en avant *"les maux qu' [il a] dû souffrir à [son] âge par le service aussi actif qu' [il a] fait"* [FIL 2016 p. 320]. Il est mis à la retraite et touche une pension. Il rejoint les siens vers février 1813 et reprend son rôle de sénateur.

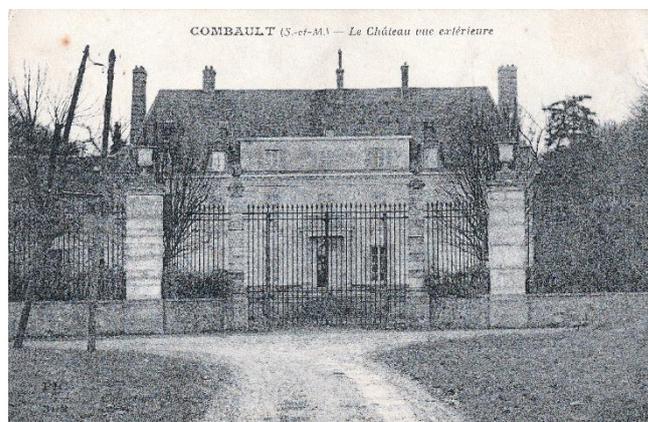


⑧ Passage de la Bérézina [www.napoleon-empire.net]

Le Maréchal retrouve Combault en 1813 où il est nommé maire du hameau. Mandat qui lui est renouvelé en 1816 par le préfet de Seine-et-Marne.

## LE CHÂTEAU DE COMBAULT

Le couple Lefebvre a fait l'acquisition du château de Combault ⑨ en 1803 pour y installer sa "maison de campagne". L'investissement est financé sur des deniers propres et non, comme certains le suggèrent, par dotation liée au titre de duc. Le château a été acheté 238.000 francs à monsieur de Olry qui était lui-même en dette de l'ancienne propriétaire : madame Lemaire Gigault de la Salle [FIL 2016 p. 231].



⑨ Château de Combault – carte postale envoyée par un poilu pendant la première guerre mondiale [col. PJ & BJ]

Le château est restauré et un péristyle à deux colonnes lui est adjoint au niveau de la porte principale. Le Maréchal Lefebvre fait poser les grilles de la cour d'honneur, don de Napoléon, qui proviendraient du château de Saint-Cloud. Les deux sphères qui surmontent les colonnes sont alors couvertes d'or.

Le domaine est agrandi par deux achats successifs : en 1808 [FIL 2016 p. 267] la ferme de Pontillaut et ses 199 hectares de terre pour 250.000 francs et en 1811 les

<sup>12</sup> Est-il atteint d'une gangrène qui le terrasse petit à petit ?

terres de Berchères au sculpteur Frédéric Lemot<sup>13</sup> pour 100.000 francs [FIL 2016 p. 267].

Le couple Lefebvre passe du temps dans notre commune où il est très apprécié pour ses largesses et sa simplicité. Le Duc de Dantzig écrit au préfet : *"la commune est pauvre et n'a pas de quoi fournir aux dépenses. J'y supplée de ma bourse en payant le traitement de l'instituteur, l'indemnité du curé, les réparations de l'église et de la maison de la commune, les émoluments du secrétaire et du garde champêtre. Quant aux chemins, je les fais mettre en bon état"* [Lebeau, 1954, p290].

La Maréchale manque de perdre son époux dans un attentat peut-être en lien avec son action politique au Sénat : deux tirs visent à bout portant sa voiture dans le bois Saint-Martin<sup>14</sup> alors qu'il rejoint Combault le 14 Septembre 1804 [FIL 2016 p. 161].

## LA FIN D'UNE ÉPOQUE

Lorsque la France est envahie, le Maréchal quitte sa retraite pour défendre la patrie. Il rejoint Napoléon à Châlons-sur-Marne le 26 janvier 1814 et est attaché à l'état-major. Mais dans les derniers combats de l'Empire, la mine grave, il s'engage avec une énergie qui force le respect.

Le Sénat et les généraux n'y croient plus. La déchéance de l'Empereur est votée. Le Maréchal Lefebvre, délié de son serment envers l'Empereur, se met au service de la Restauration. En juin 1814, le Maréchal poursuit son rôle parlementaire comme "Pair de France".

Au retour de Napoléon lors des Cent jours, ce dernier lui porte des rancœurs. A 60 ans, Lefebvre est définitivement mis à la retraite. Il conserve son titre de Maréchal et poursuit sa carrière parlementaire.

A la seconde Restauration, le Maréchal Lefebvre paie la rapidité avec laquelle il a reconnu l'autorité de Napoléon ainsi que son assiduité à siéger à la chambre des pairs. Il est rayé des Pairs de France dans un premier temps avant d'y être réintégré.

Catherine Hubscher et François-Joseph Lefebvre s'écartent de la nouvelle cour royale et passent plus de temps à Combault.

La perte des pensions de Maréchal et de sénateur ainsi que la disparition des revenus issus de ses dotations

des campagnes d'Europe diminuent grandement les ressources du couple Lefebvre. Toutefois, les fermes de la commune lui procurent des revenus non-négligeables. Le 1<sup>er</sup> octobre 1817, le Maréchal écrit : *"j'ai quatre fois plus qu'il ne me faudra pour le peu d'heures qu'il me reste à vivre, (...), n'ai-je pas mon Combault, mes appointements et les bontés du roi"* [FIL 2016 p. 363].

La santé du Maréchal se dégrade : en mai 1818 il est *"atteint depuis plusieurs jours d'un rhumatisme goutteux phlegmoneux à sa terre de Combault, (...) le docteur lui donne des soins"* [FIL 2016 p. 364].

Le couple Lefebvre a la joie de marier Hélène Glaser, cette nièce du Maréchal que le couple élève comme leur fille : elle épouse le 17 juillet 1818 à Combault le lieutenant-général baron Charles-Auguste de Creutzer. Le couple Lefebvre lui octroie une sérieuse dot [FIL 2016 p. 364].

La santé du Maréchal se dégrade encore. Il souffre de pleurésie et décède le 14 septembre 1820 dans son hôtel particulier au 29 rue de Joubert à Paris [FIL 2016 p. 370]. Catherine Hubscher ne prend même pas la peine de se déplacer à la cour pour recevoir les condoléances du Roi. Les pensions de son époux lui sont retirées.

Elle vend le château de Combault en 1832 et conserve les fermes et les terres de Pontillault et de Berchères, sources de revenus. Elle offre sa pompe à incendie à la commune. [FIL 2016 p. 376] 10.



10 Pompe à bras offerte à la commune  
[Archives départementales de Seine-et-Marne]

Elle honore la mémoire de son époux : elle fait élever un monument du tombeau du Maréchal au cimetière du Père Lachaise. Elle offre un buste en marbre blanc à

<sup>13</sup> Créateur, plus tard, de la statue équestre d'Henri IV du Pont-Neuf.

<sup>14</sup> Ce bois jouxte Combault au Nord-Ouest

la ville de Rouffach (ville de naissance de ce dernier). Elle confie l'épée reçue par le directoire et les bâtons de Maréchal<sup>15</sup> au musée d'artillerie de l'armée et elle continue à subvenir au besoin du hameau de Combault.

Elle décède en son l'hôtel de la rue Joubert le 28 décembre 1835<sup>16</sup> à 82 ans. Ses biens de Combault passent à sa nièce, Hélène Glaser.

Il faut attendre presque six décennies après la mort de la Maréchale Lefebvre pour que Sardou et Moreau lui associe le nom de "Madame Sans-Gêne". Mais "Sans-Gêne" est le nom de soldat d'une autre femme : Marie Thérèse Figueur.

## MARIE THÉRÈSE FIGUEUR, MYTHE OU RÉALITÉ ?

L'histoire de "Sans-Gêne", femme dragon, est relatée par Saint-Germain-Leduc qui aurait recueilli son témoignage sous la dictée à l'hospice des ménages où elle est admise le 22 avril 1841<sup>[SGL 1842 ; M&G 1936]</sup>. Saint-Germain-Leduc a indéniablement amélioré voire falsifié la "dictée".

Philippe Lefrançois a la dent très dure envers Saint-Germain-Leduc : "*la supercherie s'y décèle à toutes les pages*". Il dénonce les "*invraisemblances naïves dont l'ouvrage pullule*". Par contre ses recherches aux archives de Vincennes le conduisent à conclure que cette femme n'est pas un "mythe" : "*cette femme-soldat (...) ne fut pas sans pareil à son époque*". Il soulève le point suivant : "*de quels appuis bénéficia-t-elle pour échapper à l'application du décret du 30 avril 1793 (...). On ne sait. Mais il faut les supposer puissants car peu de femmes-soldats (...) purent se maintenir sous les drapeaux après cette date*"<sup>[LEF 1958 p.234]</sup>. Ajoutons qu'elle a cumulé une pension de veuve et sa propre pension de soldat.

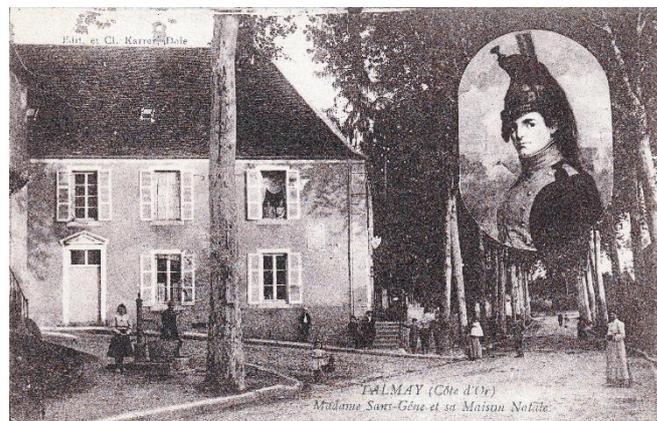
Il existe une seconde bibliographie apocryphe. Elle est plus concise mais là encore se pose la question de la fidélité aux faits tant Delagny y évoque la bonté et la générosité de Thérèse Figueur.

Malgré ces réserves, il est possible d'affirmer avec certitude que Thérèse Figueur dite "Sans-Gêne"<sup>17</sup>, "le petit Sans-Gêne" ou le "petit dragon Sans-Gêne" a bel

et bien existé et endossé l'uniforme militaire pendant les campagnes de la République et de l'Empire car diverses pièces administratives l'attestent et renvoient à certains de ses exploits<sup>18</sup>. Elle portait le nom de guerre de.

## DE MARIE-THÉRÈSE FIGUEUR AU "PETIT DRAGON SANS GÊNE"

Marie Thérèse Figueur est née à Talmay en Côtes d'Or le 16 janvier 1774<sup>[Baptême - www.archinoe.net]</sup> de Pierre Figueur, gros marchand grainetier à Épinay et fils de meunier à Pontoise et de Claudine Viard, fille d'un gentilhomme de Talmay .



 Maison natale de Thérèse Figueur [col. PJ & BJ]

Ses parents se marient le 18 août 1770 mais ils ne profitent pas longtemps de cette union puisque Claudine Viard décède quatre ans plus tard alors qu'elle accouche de Marie-Thérèse. Le jeune veuf se remet en ménage mais sa nouvelle compagne boit. Il s'en sépare et s'installe au moulin de Chauffour près de Sarcelles.

Le père de Thérèse décède alors qu'elle n'a qu'environ neuf ans. Le meunier du moulin Copin proche de celui de Chauffour la recueille. Puis Joseph Viard, son oncle maternel, sous-lieutenant au régiment de Dienne Infanterie, la confie à M. Muideblé, blanchisseur de Rueil. Elle rencontre Clément Sutter, plus âgé qu'elle d'un an. Il deviendra plus tard son mari.

brumaire an IX, état des services pour une augmentation de pension certifié par le conseil d'administration du 15<sup>ème</sup> régiment de Dragons de Montélimar le 21 fructidor an IX, certificat de service du 9<sup>ème</sup> régiment de Dragons daté du 9 fructidor an X<sup>[M&G 1936 p109 à 115]</sup>, et dossier n°8,894 au bureau des pensions du ministère de la Guerre <sup>[DEL 1861 p. 14]</sup>.

<sup>15</sup> Le Maréchal a deux bâtons : celui de l'Empire comportant les aigles d'or et celui de la restauration affichant des fleurs de lys.

<sup>16</sup> Le tombeau donne la date erronée du 22 décembre 1855.

<sup>17</sup> Patronyme orthographié "Sangène" lors de son incorporation le 21 décembre 1797<sup>[HEN 1919 p. 347]</sup>.

<sup>18</sup> Arrêté de pension du 29 fructidor an VIII pour service de dragon au 15<sup>ème</sup> régiment, certificat de service au 15<sup>ème</sup> Régiment de Dragons daté du 7

Alors qu'elle a onze ans et demi, son oncle se présente et l'emmène en pension à Avignon auprès d'une marchande de draps.

Mais elle désire une autre vie : *"ma poitrine voulait le grand air ; je souffrais dans la boutique, je me serais desséchée derrière le comptoir"*<sup>[SGL 1842 p14]</sup>.

En 1793, en pleine Convention, le sud de la France est gagné par un soulèvement contre-révolutionnaire. Avignon se soulève et Joseph Viard, ancien militaire et royaliste, prend le commandement d'une compagnie de canoniers au fort. Devant l'avancée de l'armée conventionnelle et pour avoir un œil sur sa nièce âgée de dix-neuf ans, il accepte qu'elle porte l'uniforme et l'accompagne. C'est une révélation pour Thérèse Figueur : *"je me sens gaie, alerte, infatigable. Je me redresse dans le rang. Je cours d'une pièce à une autre pour transmettre un ordre du capitaine ; je porte fièrement des boulets, des boîtes à mitrilles, des gargousses... Ma vocation venait de se prononcer : Thérèse Figueur était soldat"*<sup>[SGL 1842 p16]</sup>.

La défense d'Avignon est médiocre. La ville est prise en trois jours par les troupes du Général Carteaux composée majoritairement par la Légion des Allobroges<sup>19</sup>. La compagnie de canoniers de Marie-Thérèse et de son oncle couvre la retraite des insurgés vers Marseille.

Très vite les éclaireurs allobroges apparaissent et fondent sur la compagnie qui se débande. Marie-Thérèse ramasse une mèche à ses pieds et fait feu du canon chargé à mitraille mettant hors de combat huit cavaliers. Ce geste aurait dû lui coûter la vie mais elle est épargnée car elle paraît être un enfant.

Au bout de 15 jours, après avoir craint d'être fusillée ou guillotinée, le Général Carteaux lui propose de s'enrôler en rejoignant la République et la Convention dans la légion des Allobroges. Elle obtient la vie sauve ainsi que celle de son oncle.

Dès lors, elle portera le nom de guerre de "Sans-Gêne" que lui a attribué le sous-lieutenant Chastel en raison de son comportement : *"je vous assure, disait-il, que*

*lorsque nous la fîmes prisonnière, elle ne se gênait pas le moins du monde pour nous traiter de lâches"*<sup>[SGL 1842 p29]</sup>.

Les chasseurs allobroges sont incorporés le 4 avril 1794 dans le 15<sup>ème</sup> régiment de dragons et Sans-Gêne part faire son instruction militaire à Castres. Elle apprend l'équitation et à manier les armes (sabre, épée, pistolet et mousqueton)<sup>[SGL 1842 p46]</sup>.



12 Portrait de Thérèse Figueur en uniforme de dragon.  
[www.napoleon-histoire.com]

Thérèse Figueur est devenue le *"petit dragon Sans-Gêne, turbulent, tapageur, ayant son franc-parler vis-à-vis de tout le monde, enfant gâté à qui l'on passe mille caprices, dansant à la guinguette au sortir d'un dîner d'état-major"*<sup>[SGL 1842 p73]</sup>, possédant un cœur généreux et des convictions certaines (elle déteste le pillage, refuse le vol,...)<sup>12</sup>.

## LE DRAGON SANS-GÊNE EN ESPAGNE

Après son instruction militaire à Castres, Sans Gêne participe à la campagne d'Espagne.

Une balle effleure la peau de tigre de son casque<sup>12</sup>. De fureur, elle passe le sabre au travers de la gorge de l'auteur (coup dit "du cochon") avant de demander à son cheval de le fouler<sup>[SGL 1842 p63]</sup>. Un autre jour son cheval est abattu et sa carabine brisée lors de la chute. Alors qu'elle se plaint d'être désarmée, le général Augereau lui offre ses propres pistolets<sup>[SGL 1842 p64]</sup>. Elle aurait croisé Pierre Daumesnil, alors sergent<sup>[SGL 1842 p66]</sup> et secouru le général Noguez blessé d'une balle à la tête<sup>[SGL 1842 p66]</sup>.

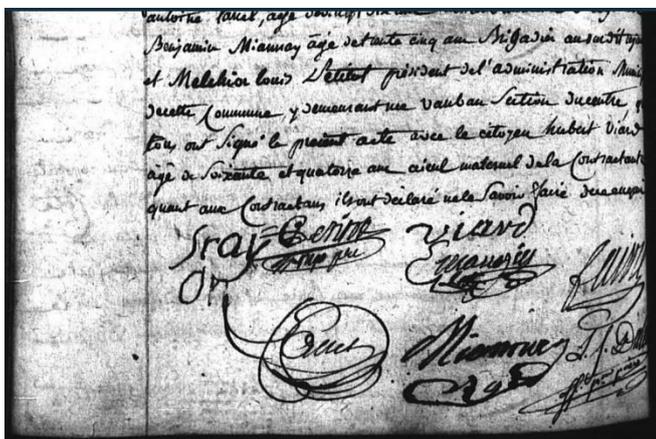
Elle manque de se marier à Perpignan avec un adjudant-général mais la question sibylline du fonctionnaire civil face au couple en uniforme de dragon, *"lequel des deux est la mariée ?"* fait écho aux doutes qui l'assaillent. Elle fuit la noce et s'élance à cheval sur la route de Narbonne. Cette "désertion" est couverte par un général, oncle du militaire<sup>[SGL 1842 p72 à 77]</sup>.

Le récit de Saint-Germain Leduc est très évasif sur les campagnes de l'an IV et V : elle aurait été en garnison *"dans les places du Milanais"* et n'aurait pas *"jouer le plus obscur rôle sur tous les champs de bataille si glorieux pour le petit caporal"*<sup>[SGL 1842 p84]</sup>.

Mais cette inactivité peut également s'expliquer par un évènement : le 27 juin 1796 (9 messidor an IV) à Dijon à neuf heures du matin, Thérèse Figueur épouse Henri

<sup>19</sup> Légion créée à Grenoble le 13 Août 1792

Commarmot <sup>[acte de mariage]</sup> <sup>13</sup>, hussard au 8<sup>ème</sup> régiment puis au premier carabinier en juin 1798. Mais Thérèse semble se désintéresser de son époux qu'elle ne suit pas : elle reste au 8<sup>ème</sup> hussard jusqu'en novembre puis s'engage de nouveau au 15<sup>ème</sup> dragon <sup>[HEN 1919]</sup>. Sans-Gêne participe à l'invasion Française de la Suisse en l'an VI (1798) <sup>[SGL 1842 p84]</sup>.



<sup>13</sup> Acte de mariage portant la signature "Viard" [archives de Dijon]

## LA CAMPAGNE D'ITALIE DE SANS-GÊNE

Lorsque le 15<sup>ème</sup> dragon s'embarque pour la campagne d'Égypte, elle reste au dépôt à Marseille puis est livrée au 9<sup>ème</sup> dragon avec les hommes du dépôt le 19 février 1799 (1<sup>er</sup> ventôse an VII). Ils partent à pied pour le "service de place" de Milan et de Lodi (Italie) <sup>[SGL 1842 p85]</sup>.

Le 30 octobre 1799 (8 brumaire an VIII) dans les plaines du Piémont entre le Pô et la Stura <sup>14</sup>, elle porte secours et amène à l'hôpital de Busca un carabinier dont la cuisse a été fracassée par un biscaïen<sup>20</sup>.

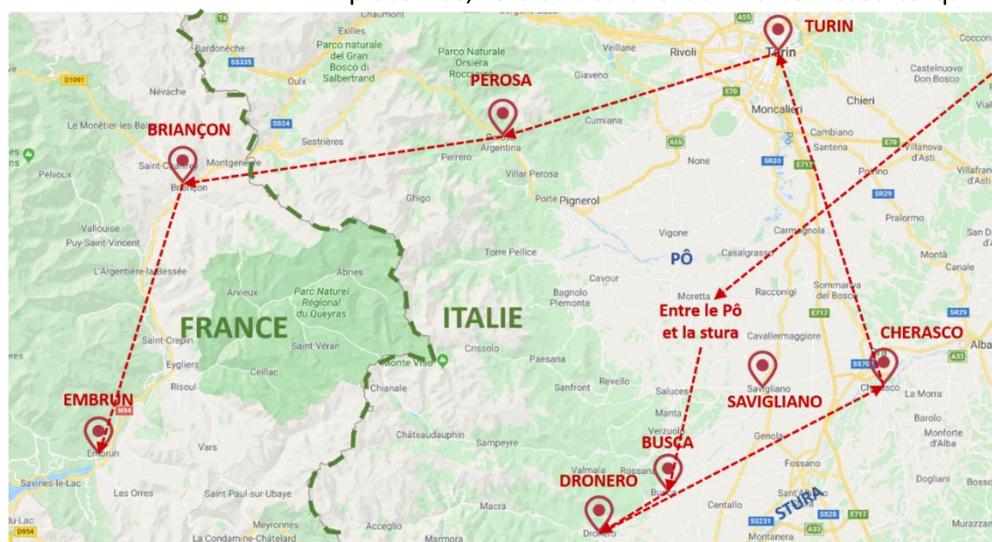
Mais elle reste trop longtemps auprès de l'homme et est faite prisonnière. Elle échappe à la surveillance du factionnaire et trouve refuge en la demeure du comte Belin de Busca qui a de la sympathie pour les Français. Sans-Gêne revêt des vêtements de femme pour être méconnaissable mais lors du repas elle se dévoile car elle ne peut souffrir d'entendre des Français qui servent l'armée adverse (légion de Bussy) dire

qu'ils achèveront au sabre la canaille républicaine. Après les avoir menacés de les passer au sabre, les choses s'apaisent. Deux jours plus tard, elle retrouve le général Davin à Dronero (au sud-ouest de Busca) <sup>[SGL 1842 p86 à 90]</sup> <sup>14</sup>.

Le lendemain, sa troupe est cernée par les Autrichiens mais elle parvient à faire une trouée et à battre en retraite. Son cheval reçoit un coup de feu au poitrail. Elle perd alors la mallette confiée par le général Davin contenant les papiers de la division.

Le 4 novembre 1799 est "l'un des jours les plus malheureux de [sa] vie" <sup>[SGL 1842 p93]</sup>. Thérèse Figueur participe à la bataille de Savigliano à Cherasco <sup>14</sup>. Sa jument est abattue par un biscaïen au flanc droit. Elle s'enfonce dans la vase jusqu'à mi-corps lors de sa fuite et les dragons Wurtembourgeois la blessent au dos de quatre coups de sabre. De nouveau prisonnière, elle se fait détrousser de ses bottes et d'une partie de ses vêtements mais pas de son casque. Pendant la nuit, elle manque d'être brûlée comme sorcière car la présence d'une femme soldat parmi les prisonniers a été révélée. Le convoi rejoint Turin <sup>[SGL 1842 p96 à 98]</sup> <sup>14</sup>.

À Turin, le Prince de Ligne la prend de sympathie car son père a servi dans le régiment de dragons de Lorraine (devenu 9<sup>ème</sup> régiment de dragon sous la Révolution). Il apprécie également la Bourgogne et est stupéfait d'apprendre que le dragon Sans-gêne est une femme <sup>[SGL 1842 p102]</sup>. Grâce à son intervention, Sans-Gêne est emmenée à Perosa <sup>14</sup> pour être échangée. Elle suit, pieds nus, le trot des chevaux de son escorte qui la



<sup>14</sup> Campagne d'Italie de Thérèse Figueur

presse à coup de plat de sabre <sup>[SGL 1842 p107]</sup> et parvient à

<sup>20</sup> Un biscaïen est une balle en acier ou en fonte de la taille d'un petit œuf qui entraine dans la charge à mitraille.

s'échapper. Sa captivité a duré vingt jours. Elle rejoint Briançon puis le corps du 9<sup>ème</sup> dragon à Embrun <sup>14</sup> (Hautes-Alpes) aux prises avec les contre-révolutionnaires appelés les "Barbets" (les "chouans du comté de Nice")<sup>[SGL 1842 p112]</sup>.

Le mois de décembre 1799, est occupé avec les Barbets. Un jour, son détachement est contraint de fuir devant les insurgés et doit traverser à la nage l'eau glacé d'un ravin. "[Sa] santé déjà délabrée" se dégrade alors brusquement et elle regagne Lons-le-Saulnier (Jura), dépôt complémentaire du 15<sup>ème</sup> régiment dans lequel elle rentre de nouveau le 21 janvier 1800 (1<sup>er</sup> pluviôse an VIII)<sup>[SGL 1842 p112]</sup>.

Une pension de deux cents francs lui est attribuée par l'arrêté du 16 septembre 1800 (29 fructidor an VIII) ainsi qu'un congé absolu le 29 octobre à Montélimar <sup>[SGL 1842 p113]</sup> puis à partir du printemps 1801 à Châlons-sur-Saône chez Monsieur Boiselleau, maire de la commune, qu'elle quitte le 19 juin 1802 pour rejoindre Paris<sup>[SGL 1842 p114]</sup>. La santé revenue, Sans-Gêne reprend du service au 9<sup>ème</sup> Dragon.

## SANS-GÊNE AUPRÈS DE JOSÉPHINE

Selon Saint-Germain Leduc, Thérèse fréquente le beau monde parisien. Elle est introduite au château de Saint-Cloud et fait impression lors de sa deuxième visite en montrant, en uniforme, ses talents de cavalier. Elle échange quelques mots avec Napoléon, alors premier consul. Après avoir fait rire Joséphine et Hortense en racontant qu'elle l'a appelé jadis "*moricaud*", celui-ci lance "*Mademoiselle Figueur est un brave*" et trinque avec elle pour son plus grand bonheur<sup>[SGL 1842 p122]</sup>. Alors que Joséphine lui demande comment elle procède pour avoir de si belles dents : "*Ma foi, Madame, (...) cela vient de ce que j'ai mangé du pain de munition. Qui vous empêcherait d'essayer ?*"<sup>[SGL 1842 p123]</sup>.

Elle est logée à Saint-Cloud et Napoléon la dispense de retourner à Paris mais la vie de château ne lui convient guère et elle part au onzième jour<sup>21</sup> <sup>[SGL 1842 p125]</sup>.

Elle loge alors rue de Fourcy à Paris et rejoint la vie de garnison à la caserne de l'Ave Maria (rue Charlemagne – Paris 4<sup>ème</sup>) <sup>[SGL 1842 p129]</sup>. Lors d'une discussion avec le Maréchal Lannes à propos des blessures de guerre de l'un et de l'autre, Sans-gêne évoque les chevaux tués sous-elle au combat dont trois lui appartenaient et ne lui ont pas été payés. Le Maréchal Lannes l'introduit

auprès du premier consul afin de traiter cette "dette". Sans-Gêne, fidèle à son surnom, produit un petit scandale en fâchant les huissiers qui l'empêchent d'accéder à Napoléon et en empoigne même un par la cravate. Le Maréchal Lannes et le premier consul s'en amusent et ce dernier lui envoie un "*toujours la même*" lorsque, effrontée, elle demande quand aura lieu le paiement. La démarche est efficace bien que peu orthodoxe et les chevaux lui sont payés sous quinzaine.

## SANS-GÊNE AIDE-DE-CAMP DE LA MARÉCHALE AUGEREAU À LA HOUSSAYE

De Paris, Sans-Gêne tient ensuite garnison à Compiègne. Sans-Gêne est alors invitée à prendre résidence au château de la Houssaye<sup>22</sup> par le général Augereau en tant "*qu'aide de camp*" de sa femme malade<sup>[SGL 1842 p135]</sup>.

Le Général Marbot, dans ses mémoires, atteste de la présence de deux dames de compagnie auprès de la maréchale Augereau dont l'une "*portait constamment des habits d'homme et était connue sous le nom de Sans-Gêne*"<sup>[CER 1893, p. 417]</sup>. L'autre était la veuve du sculpteur Adam. Il note qu'elles "*savaient donner à tous une saine et robuste gaieté*" et que grâce à elles "*on n'engendrait pas la mélancolie chez Augereau*"<sup>[CER 1893, p. 417]</sup>.

Le 18 mai 1804, Napoléon devient Empereur. Le lendemain intervient la nomination des maréchaux dont Augereau. Sans-Gêne loge désormais chez un Maréchal d'Empire.

Six mois après son arrivée au château de la Houssaye, elle se brouille avec le maître des lieux suite à une boutade trop vive. Elle quitte la demeure pour rejoindre sa garnison à Compiègne avant de regagner Strasbourg : la campagne d'Allemagne de 1805 commence.

## 1805 : SANS GÊNE REPART AU COMBAT

L'armée de Napoléon passe le Rhin et les sept torrents (les sept corps d'armée) déferlent sur l'Allemagne.

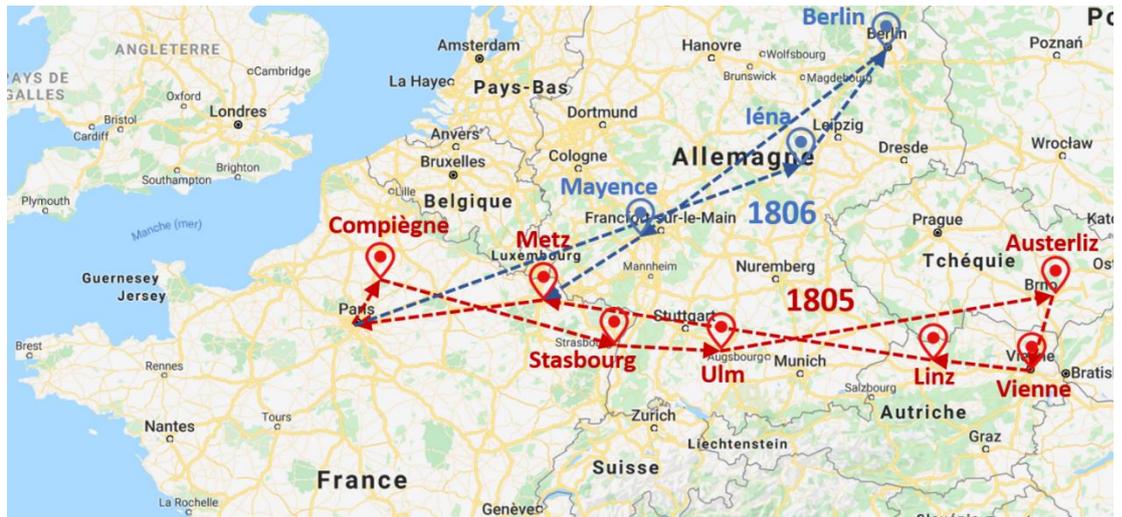
En octobre 1805, Sans Gêne note que son régiment a beaucoup souffert des combats qui précèdent la capitulation de Ulm <sup>15</sup>. À son entrée dans la ville, elle retrouve le Maréchal Augereau qui loge au Bœuf-Couronné. Il l'invite à sa table mais elle refuse.

<sup>21</sup> Au bout de huit jours selon F. Delagny <sup>[HEN 1919 p.32]</sup>

<sup>22</sup> Château sis place du Maréchal Augereau à La Houssaye-en-Brie (77610)

Visiblement, l'incident de la *"boutade trop vive"* [SGL 1842 p147] n'est pas clos.

Sans-Gêne participe à la bataille des trois Empereurs : Austerlitz, le 2 décembre 1805<sup>15</sup>. Mais elle n'apprécie pas qu'une partie des cavaliers soit privée de leur cheval et en soient "réduits" à être de simples fantassins [SGL 1842 p154].



<sup>15</sup> Les campagnes de 1805 et 1806 de Thérèse Figueur

Elle rejoint ensuite Vienne<sup>15</sup> pour son service.

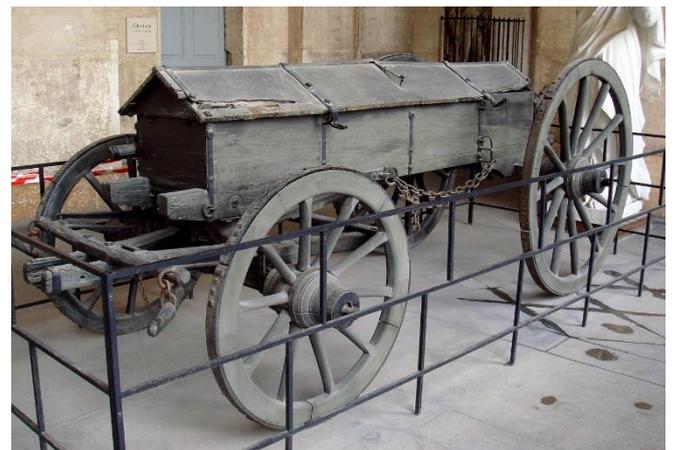
Il convient ici de faire un aparté car selon Léon Hennet<sup>[HEN 1919]</sup>, le départ de Thérèse Figueur pour cette campagne est plus tardive : il affirme qu'elle était à Paris le 31 décembre 1805<sup>23</sup>. Si ceci est exact, Sans-Gêne n'aurait pas pu participer aux batailles d'Ulm et d'Austerlitz. Quoiqu'il en soit Léon Hennet s'accorde avec Saint-Germain Leduc pour affirmer la présence de Thérèse à Linz<sup>15</sup> le 16 février 1806.

En effet, depuis Vienne, Sans-Gêne rejoint Linz où elle reste à l'état-major du Maréchal Bernadotte en tant qu'ordonnance. Mais suites aux avances du Maréchal Bernadotte, elle demande un permis de rentrer en France<sup>[SGL 1842 p156]</sup> et reçoit sa feuille de route le 16 Février 1806<sup>[SGL 1842 p158 ; HEN 1919]</sup>. Elle rentre à Paris en passant par Metz<sup>15</sup> et prend logement chez un crémier rue de Bourgogne.

## UN BREF ALLER-RETOUR POUR IÉNA

En juillet 1806, Napoléon crée la Confédération du Rhin composée des petits états rhénans et de l'Allemagne mais la Prusse n'accepte pas que la suprématie de la France s'avance jusqu'à ses portes et la guerre éclate. En septembre Napoléon concentre son armée sur le Rhin. Sans-Gêne fait sa *"petite partie dans le grand concert (...)* à Iéna"<sup>15</sup> [SGL 1842 p157]. Mais sur la route étroite de Berlin la roue d'un caisson d'artillerie<sup>16</sup> heurte son cheval et elle roule avec celui-ci au bas d'une pente. Elle se retrouve *"horriblement contusionnée"*<sup>[SGL 1842 p160]</sup> sous son cheval.

Le Maréchal Bernadotte mis au courant de l'accident lui fait procurer les meilleurs soins. Si elle est remise sur pied, sa santé décline : les médecins parlent d'un dépôt près du foie. Bernadotte la fait revenir sur Paris pour lui éviter les vicissitudes des boues de la Pologne.



<sup>16</sup> Caisson d'artillerie [www.wikiwand.com]

En compagnie d'un jeune officier artillerie blessé de dix-sept coups de sabre, elle rentre à Paris par une calèche à quatre chevaux donnée par Bernadotte. Elle rejoint Mayence, Metz et Paris<sup>15</sup>.

Son état de santé est si préoccupant qu'on lui amène un prêtre. Sa convalescence prend dix-huit mois. Elle fréquente les femmes d'officiers et retrouve ses forces à l'été 1809. En mars 1810, elle fait le nécessaire via le général Soulès pour repartir en campagne. Selon Saint-Germain Leduc, le Général Soulès propose à Sans-Gêne de rejoindre le dépôt de la garde nationale à Bayonne<sup>[SGL</sup>

1842 p. 168].

<sup>23</sup> Une affirmation aussi péremptoire sous-entend qu'il a disposé d'un document l'attestant mais il ne précise pas ses sources.

Hennet éclaire différemment cette période : Thérèse vivrait depuis plusieurs années avec Charles Dovalle, ancien dragon au 9<sup>ème</sup> régiment, remplaçant dans la garde nationale mobilisée de Seine-et-Oise en 1809 et qui passe après la campagne de Brabant comme sergent de grenadiers au régiment des gardes nationales de la garde impériale. Charles Dovalle suit le corps en Espagne (1810) <sup>[HEN 1919]</sup>.

À Bayonne, elle est reconnue par le général Quesnel car elle porte le casque de dragon au lieu du shako de fantassin de la garde nationale. Le général Quesnel lui permet de rejoindre l'Espagne avec une lettre de recommandation.

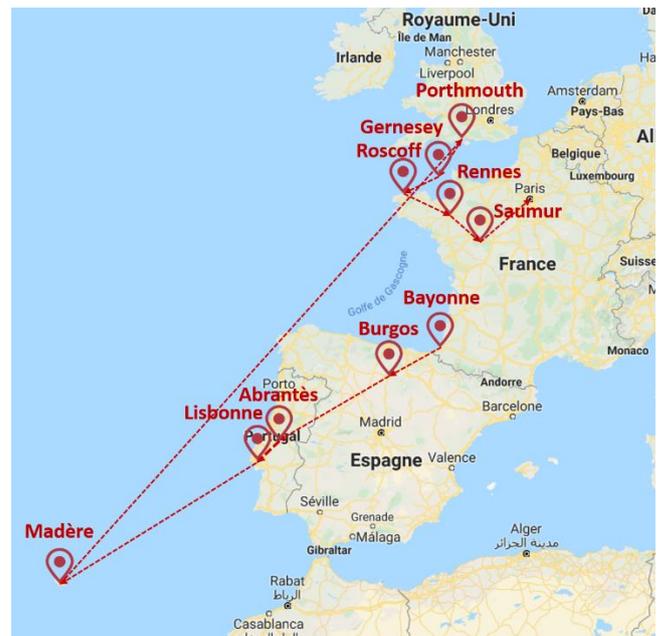
Elle tient lieu d'aide au vaguemestre et part avec un convoi de cinq ou six cents hommes du régiment. Elle rejoint Vitoria où elle reste jusqu'au 8 mars 1811. Le général Caffarelli lui écrit également une lettre de recommandation pour le colonel Coulomier qu'elle rejoint à Burgos <sup>17</sup>. Bien qu'elle n'en mentionne pas la présence, Léon Hennet affirme qu'elle retrouve son mari<sup>24</sup> (Charles Dovalle) à Burgos en 1812 en tant que "vivandière au régiment" <sup>[HEN 1919]</sup>.

L'Espagne est en pleine insurrection et il est difficile de s'écarter des remparts de Burgos <sup>17</sup> en raison des dangers inhérents à la guérilla du curé Mérino (Don Germino Mérino : *el cura de Villoviado*), réputé brutal et cruel. Sans-Gêne loge chez un curé. Elle lui procure ainsi qu'à sa sœur, aux mendiants et aux pauvres.

Le 18 juillet 1812<sup>[HEN 1919]</sup>, elle est faite prisonnière par les insurgés espagnols<sup>[SGL 1842 p180]</sup>. Là encore, Léon Hennet propose une version différente : Dovalle est enlevé aux portes de Vitoria par la guérilla et Thérèse veut suivre son sort<sup>[HEN 1919]</sup>. Quoiqu'il en soit, elle est aux mains des insurgés espagnols.

Après avoir marché toute une nuit et subi des coups, elle entend des discussions et pense être fusillée. Mais plusieurs insurgés la reconnaissent, se remémorent sa bonté pour les pauvres et l'épargnent. Un officier polonais n'a pas la même chance : il est fusillé sur place. Quant à Charles Dovalle, s'il était présent, nous ne savons rien de son sort<sup>25</sup>.

Elle est amenée au curé de Mérino au village de Barbadilla. Cet homme "*n'a pas plus de cinquante-huit ans. C'est un homme très petit, très fluet, mais doué*



<sup>17</sup> Campagne d'Espagne de Thérèse Figueur

*d'une voix rauque et stentorée : ses traits sont profondément caractérisés, ses yeux grands et encavés; il a les tempes si creuses, que, dans le pays, on le compare communément à un vieux cheval. Sa figure est décharnée et son regard effronté. (...) Il couvre son corps de méchantes hardes, sa tête d'un mauvais chapeau. Lorsqu'il entre dans les villes, on le prend pour le dernier des soldats, ou plutôt pour un bandit échappé des galères (...). Ses armes pour la guerre sont le sabre, une paire de pistolets qu'il porte dans ses poches, et une espingole<sup>26</sup> très courte.* <sup>[MER 18..]</sup>

Malgré sa réputation de brutalité, Mérino prend soin de Sans-Gêne. Lorsque les anglais atteignent Burgos, dans la deuxième quinzaine d'août, il lui donne un mulet, des provisions et la remet à un régiment écossais qui assiège un fort de Burgos en précisant qu'elle est officier (grade qu'elle n'a pas).

## CAPTIVITÉ AU PORTUGAL

Les écossais la livrent aux portugais qui l'emmènent jusqu'à Abrantès <sup>17</sup>. La mortalité due aux mauvais traitements, à la privation de nourriture, à la fatigue et à la dysenterie est telle que sur les deux cents prisonniers au départ de Burgos, une soixantaine seulement atteint Abrantès. Ils embarquent ensuite sur des galères et suivent le Tage pour rejoindre Lisbonne <sup>17</sup> où elle est conduite dans un fort en sa

<sup>24</sup> Nous n'avons pas trouvé l'acte de mariage entre Charles Dovalle et Thérèse Figueur.

<sup>25</sup> Léon Hennet note "*Thérèse voulut suivre son sort ; ils demeurèrent en captivité jusqu'en 1814*" <sup>[HEN 1919]</sup>.

<sup>26</sup> Une espingole est une sorte de mousqueton qui se charge par le canon.

"qualité d'officier". Elle échappe aux pontons<sup>27</sup> destinés aux soldats.

Même dans le fort, les conditions de vie sont dures : Sans-Gêne dort dans une chambrée de quinze personnes<sup>[SGL 1842 p197]</sup> à même le sol, sans paille, enroulée dans une mauvaise couverture. Il faut puiser l'eau dans un baquet ou un tonneau avec un vieux tesson ou un sabot. Le repas consiste en une demi-livre de riz qu'il faut cuire dans un bidon partagé avec quatre autres prisonniers<sup>[SGL 1842 p191]</sup>. Les rats sont omniprésents<sup>[SGL 1842 p198]</sup>.

Lors d'une promenade, elle rencontre la Carolina, première chanteuse de théâtre de Lisbonne, avec laquelle Thérèse se prend d'amitié. La Carolina lui fournit nourriture et vêtements car il lui est interdit de continuer à se vêtir de vêtements d'homme<sup>[SGL 1842 p200]</sup>.

## EN ROUTE VERS L'ANGLETERRE

La captivité à Lisbonne prend fin avec le départ pour Portsmouth. Cinq bâtiments marchands sont mobilisés. Pendant la traversée de trente-neuf jours, deux bâtiments se séparent du convoi et un autre sombre au large de Madère<sup>17</sup>.

Les deux navires restant gagnent le port de Lymington, un petit port à l'ouest de Portsmouth au-dessus de l'extrémité de l'île de Wight<sup>17</sup>, où sont débarqués les prisonniers. Elle rejoint le village de Bolderwood où elle est logée chez un tailleur. Là elle cultive un jardinet et élève des lapins.

## LIBRE : LE RETOUR VERS PARIS

Napoléon abdique le 4 avril 1814<sup>18</sup>, Thérèse est heureuse d'être libre mais elle est "*saisie d'une affliction profonde*" et déclare : "*j'aurais mieux aimé devoir ma délivrance à tout autre cause*"<sup>[SGL 1842 p. 217]</sup>.

Thérèse est réformée en 1814 après 22 campagnes<sup>[DEL 1861 p.33]</sup>.

Thérèse se rend à Southampton puis met les voiles dans un bâtiment marchand pour Saint-Pierre à Guernesey et regagne la France par le port de Roscoff.

Elle rejoint Morlaix<sup>17</sup> et témoigne des règlements de compte à coups de poing et de couteaux envers les prisonniers qui s'étaient mis au service des anglais et n'avaient pas encore quitté l'uniforme "ennemi".



<sup>18</sup> Abdication de Napoléon à Fontainebleau [wikipedia]

À Saumur<sup>17</sup>, elle se présente au général Lefebvre Desnouettes qui commande le régiment de chasseurs à cheval. Il la loge pendant un mois et regagne Paris.

Le 26 février 1815, Napoléon quitte l'île d'Elbe mais Thérèse ne rejoint pas l'armée : "*diverses circonstances furent causes qu'[elle] manquai[t] l'occasion de se trouver sur son passage*"<sup>[SGL 1842 p224]</sup>. Elle assiste à une revue aux Tuileries et revoit Napoléon avec lequel elle échange deux mots.

Lorsque l'ennemi se présente sous les murs de Paris, elle veut reprendre du service mais son rôle se cantonne à celui d'un infirmier d'ambulance lors des combats entre Issy et Vanves. Elle est très peinée de la reddition de Paris.

## UNE AUTRE VIE

La vie de soldat est définitivement terminée pour Thérèse qui s'associe avec une ancienne aéronaute, Madame Garnerin, pour tenir une table d'hôte rue Plumet près de la caserne de Babylone.

Elle retrouve Clément Sutter. Devenu maréchal des logis à la gendarmerie des Chasses, il la demande en mariage et l'épouse le 2 Juillet 1818<sup>[HEN 1919]</sup> dans le 10<sup>ème</sup>.

Clément-Joseph Melchior Sutter décède en 1829

## L'HOSPICE DES MÉNAGES

Elle est admise à l'hospice des Ménages (28 rue de la chaise à Paris)<sup>19</sup> le 22 avril 1841 "*en vertu de la fondation Maigret de Serilly et sur la présentation de M. Joly de Fleury*"<sup>[DEL 1861 p. 42]</sup>.

<sup>27</sup> Les pontons sont des bateaux-prisons. Ils consistent en d'anciens navires de guerre désarmés (sans moyen de navigation, parfois sans mât) ancrés à proximité des côtes où l'on entassait les prisonniers en grand nombre.

